

L'échappée vers la liberté

Traduction
de Ghislaine A. Holmes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com
ISBN : 978-2-9536463-3-7

© Aurore Holmes 2021

Loi 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

“L’oppression d’un peuple ou même d’un simple individu est l’oppression de tous et l’on ne peut violer la liberté d’un seul sans violer la liberté de chacun.”

Mikhaïl Bakounine

L'échappée vers la liberté

ou

William et Ellen Craft fuient l'esclavage

«Aucun esclave ne peut respirer en Angleterre : dès que

leurs poumons

Reçoivent notre air, ils deviennent libres à ce moment-là ;

Ils touchent le sol de notre pays, et leurs chaînes tombent.»

W. Cowper*

William Cooper – Poète britannique (1731-1800)



Ellen Craft

PREFACE

Lorsque nous étions sous le joug de l'esclavage, nous avons compris que Dieu créa toutes les nations d'hommes d'un même sang ; et aussi que la Déclaration d'Indépendance Américaine proclame : 'Nous croyons que ces vérités sont naturellement évidentes : tous les hommes sont créés égaux ; leur Créateur les a gratifiés de certains droits inaliénables ; et parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et l'aspiration au bonheur. Ainsi, nous ne pouvons comprendre de quel droit nous étions détenus tel que du 'bétail'. Par conséquent, l'acte d'entreprendre cette dangereuse et excitante mission de « fuite vers la liberté », nous semblait absolument justifié, afin d'obtenir ces droits si brillamment mis en valeur dans la Déclaration.

J'invite ceux qui auraient une connaissance des spécificités de notre périple, à parcourir ces pages.

Ce livre ne vise pas à décrire l'histoire intégrale de mon épouse ou de moi-même, mais est un simple récit de notre fuite ainsi que d'autres choses ; récit qui, je l'espère, pourra être le moyen de créer chez certains, une profonde aversion de cette pratique abominable et empreinte de péché qu'est l'acte de soumettre à l'esclavage et brutaliser nos semblables.

Je vais donc commencer à raconter cette simple histoire, sans cesser toutefois de justifier le don de ce petit volume au public.

W. CRAFT.

12 Cambridge Road,
Hammersmith,
London

L'échappée vers la liberté



1ÈRE PARTIE

« Dieu nous donna le pouvoir absolu uniquement sur les bêtes, les poissons et les oiseaux ; nous détenons ce droit car il nous l'a donné. Mais le Seigneur ne fit pas la domination de l'homme sur l'homme ; car lui seul s'en réserve le titre, laissant l'homme libre de tout autre homme. »
Milton⁽¹⁾

Mon épouse et moi naquirent dans différentes villes de l'Etat de Géorgie, qui est l'un des principaux Etats esclavagistes. Il est vrai que notre condition d'esclaves n'était, en aucun cas, la pire, mais la simple idée que nous étions détenus comme du bétail et privés de tous nos droits légaux – la pensée que nous devons abandonner nos gains durement obtenus, à un tyran, lui permettant ainsi de vivre dans l'oisiveté et la luxure – la pensée que nous ne pouvions disposer de notre propre corps que Dieu nous a donné ;

mais par-dessus tout, nous fûmes, pendant des années, hantés par l'idée qu'un autre homme, tel une brute, puisse détenir le pouvoir d'arracher de notre berceau, un nouveau-né, afin de le vendre, dans un lieu de carnages, puis ensuite nous fouetter si nous osions lever un petit doigt pour le sauver d'un tel destin.

Mais, en décembre 1848, un plan s'imposa de lui-même et s'avéra être un grand succès ; dans les huit jours suivant son élaboration, nous fûmes délivrés des horribles entraves de l'esclavage et nous pûmes nous réjouir et louer Dieu dans cette glorieuse et éblouissante lumière de liberté.

Le premier maître de mon épouse était son père. Sa mère était l'esclave de cet homme, puis est devenue l'esclave de sa veuve.

Malgré le fait que ma femme soit d'origine africaine du côté de sa mère, elle est presque blanche – en réalité, elle l'est tellement que la vieille femme tyrannique à qui elle a d'abord appartenu, ne supportait

pas qu'elle soit souvent confondue avec l'un des enfants de la famille, au point que, lorsqu'elle eut atteint l'âge de onze ans, elle la donna comme présent de mariage à sa fille. Mon épouse fut donc séparée de sa mère, ainsi que de plusieurs amis très proches. Le changement de propriétaires ou de traitement était tant souhaité, en raison de la cruauté incessante de sa vieille maîtresse, que cette douloureuse séparation fut considérée comme nécessaire.

On peut rappeler que l'esclavage en Amérique n'est pas particulièrement réservé à des personnes ayant une certaine couleur. Il existe donc un nombre important d'esclaves ayant la peau aussi blanche que d'autres ; mais comme, dans un tribunal, le témoignage d'un esclave n'est pas admis contre une personne blanche et libre, il est pratiquement impossible pour un enfant blanc, ayant été kidnappé afin d'être vendu ou réduit en esclavage, dans une partie du pays où il n'est pas connu (ceci est souvent le cas), de pouvoir un jour recouvrer sa liberté.

J'ai moi-même conversé avec plusieurs esclaves qui m'ont affirmé que leurs parents étaient blancs et libres ; mais qu'ils furent enlevés de chez eux et vendus alors qu'ils étaient encore jeunes. Comme ils étaient incapables de donner leur adresse, et que leurs parents ne pouvaient savoir ce qu'étaient devenus leurs chers enfants perdus, toutes les traces des uns et des autres disparaissaient, bien évidemment.

Les faits que nous allons relater sont la preuve suffisante que celui qui détient le pouvoir et est assez inhumain pour bafouer les droits sacrés de celui qui est faible, ne se soucie en rien de la race ou de la couleur :

En mars 1818, trois navires arrivèrent à la Nouvelle Orléans, ramenant plusieurs centaines de migrants allemands de la région d'Alsace, dans le Bas Rhin. Daniel Muller se trouvait parmi eux, accompagné de ses deux filles, Dorothea et Salomé dont la mère était morte pendant le voyage. Peu de temps après leur arrivée, Muller prit ses deux filles, toutes deux encore jeunes enfants, et les emmena vers l'amont de la rivière jusqu'à Attakapas

Parish, pour travailler sur la plantation de John F. Miller. Peu de semaines après, ses relations qui étaient restées à la Nouvelle Orléans, apprirent qu'il était mort d'une fièvre transmise dans cette région. Immédiatement, ils envoyèrent des gens récupérer les deux filles ; mais elles avaient disparu et malgré leurs enquêtes et leurs recherches répétées et persévérantes, ces personnes ne purent retrouver leurs traces. A la longue, elles furent données pour mortes. On n'entendit plus jamais parler de Dorothea, et aucune nouvelle de Salomé ne fût connue de 1818 jusqu'en 1843.

Durant l'été de cette année, Madame Karl, une femme allemande qui était venue par le même bateau que la famille Muller, passa dans une rue de la Nouvelle Orléans, et aperçut accidentellement Salomé dans une boutique de vins, appartenant à Louis Belmonte. Celui-ci la détenait en tant qu'esclave. Madame Karl la reconnut au premier coup d'œil et elle l'emmena dans la maison d'une autre femme allemande, Mme Schubert qui était la cousine et la marraine de Salomé. Aussitôt que cette dernière la vit et

sans avoir eu connaissance qu'elle venait d'être découverte, elle s'écria, sans aucune hésitation : « Mon Dieu ! Voici Salomé Muller que nous avons perdue depuis longtemps. »

Le journal *Law Reporter*, dans son rapport sur cette affaire, déclare :

« Ils rassemblèrent autant d'immigrants allemands de 1818 qu'ils purent et les emmenèrent dans la maison de Mme Shubert. Tous ceux qui, parmi eux, avaient gardé le souvenir de cette petite fille durant la traversée, ou de leur rencontre avec son père et sa mère, identifièrent immédiatement la femme qui se tenait devant eux, comme étant Salomé Muller, disparue depuis longtemps. Grâce à tous les témoins qui se présentèrent au procès, son identité fut complètement établie. La ressemblance à sa famille, par chacun de ses traits, fut déclarée si frappante que certains des témoins n'hésitèrent pas à dire qu'ils la reconnaîtraient parmi dix mille autres personnes. Ils assurèrent qu'ils étaient aussi certains que la plaignante était bien Salomé Muller, la fille de Daniel et Dorothea